

Jedrt Maležič: *Pile et Face*

(Excerpt in French)

Translated by: Florence Gacoin-Marks

Contact of the translator: Florence.gacoin-marks@guest.arnes.si

« Prends-le »

J'ai proposé de participer parce que j'étais parfaitement convaincue que l'expérience personnelle était le seul moyen de changer progressivement les opinions et d'estomper les préjugés. Les employé.e.s de la Bibliothèque vivante m'ont assuré que tout se passerait bien ; à l'issu d'un long entretien, ils m'ont dit que ce serait pour ainsi dire dommage de me présenter sur l'invitation uniquement comme une employée des services sociaux alors que j'étais *quelque chose de tellement plus exceptionnel*.

Pour parler franchement, ce n'est pas du tout mon ressenti, et je leur ai répondu que j'étais juste Mina, que je travaillais avec des ivrognes et des junkies, que je me sentais assistante sociale tous les jours sur le terrain, que je n'avais rien d'exotique et ne souhaitais pas être considérée comme une curiosité karstique, comme une sorte de doline ou de lapiaz, mais comme *un phénomène ordinaire*.

Je ne porte pas de barbe, je n'en ai jamais porté, ce serait bien étrange, leur ai-je dit, une femme à barbe. Il n'y a qu'une seule Conchita, et ce n'est pas moi. Par contre, je suis bonne dans ce que je fais, dans mon travail avec les gens. Avec les femmes victimes de violences. Ce qui, manifestement, ne les intéressait pas ou, en tout cas, les intéressait beaucoup moins que ce qui se passait entre mes jambes.

Ah, les choses qui te viennent à l'esprit quand les arguments sont en réalité de ton côté sont infiniment banales et stupides, mais à ce moment précis je ne savais pas comment m'en débarrasser. Écrivez donc *assistante sociale*, et ça ira comme ça ! Je ne suis pas un.e employé.e, je ne me sens pas être un faux je ne sais quoi, dans mon cas, pas besoin d'utiliser le point médian. *Mais, pour que ce soit clair*. Qu'est-ce qui doit être clair ? Que je suis une construction ? Vous êtes tous des constructions. Le sexe est une construction, mais ce sont surtout vos idées de vouloir à tout prix *avertir* les gens en me qualifiant de « trans » qui sont une construction. Je suis une femme, peu importe la catégorie.

J'ai ajouté : je travaille sans arrêt avec les gens, je crois en eux et dans leur bienveillance. Mais si une personne qui serait réellement attirée par la

description mentionnant l'« assistante sociale » était par la suite heurtée de découvrir que j'avais en plus un zizi et que mon numéro de sécu stipulait que j'étais née homme, bien entendu, je ferais appel à vous. Cette dernière remarque était, naturellement, extrêmement sarcastique, et pourtant le type a ajouté son numéro de téléphone privé *pour le cas où l'un des emprunteurs de la Bibliothèque deviendrait violent, on ne sait jamais, avec tout ce qu'on lit dans les journaux ces derniers temps*. J'étais presque vexée. Après tout, je mesurais un mètre quatre-vingt-sept, alors j'imaginais mal quel héros oserait s'attaquer à moi.

Quoi qu'il en soit, j'ai été empruntée par une femme d'un certain âge, de deux têtes plus petite que moi.

En chemin vers l'un des petits restos du marché de Plečnik, où elle voulait manger un sauté de veau, je lui ai expliqué que je prenais un plaisir immense à travailler avec les gens. Elle m'invitait, disait-elle, et elle prendrait même en charge le repas si quelqu'un venait à nous aborder. Je trouvais cela aimable, pas du tout condescendant. Mais il faut dire qu'elle tenait son sac à main tellement serré sous ses jambes, vérifiant sans arrêt s'il y était toujours, que je la soupçonnais d'être plus ou moins atteinte de paranoïa.

Tout d'abord, elle me dit : « Vous savez, je ne veux pas me mêler de ce qui ne me regarde pas, mais ceux qui se tiennent devant les supermarchés... ils pourraient se présenter de temps en temps. Pour eux, nous sommes tous uniquement des distributeurs de billets, personne n'a le temps de dire bonjour ou comment ça va, de dire son nom, de souhaiter un joyeux Noël, de demander ce que l'on va manger à midi... ce genre de choses. »

Je lui expliquai que les revendeurs de la presse de rue, les « rois de la rue » officiellement reconnus comme tels, étaient munis d'une carte sur laquelle étaient inscrites leurs données personnelles. Je lui révélai également que la majorité des gens ne réfléchissaient pas comme elle, qu'ils n'avaient pas le temps où que cela ne les intéressait pas, tandis qu'elle, ajoutai-je, appartenait manifestement à la minorité pour qui le contact humain avait son importance, ce que je trouvais très louable de sa part.

Elle dit : « Tout le monde pense que j'ai des gros moyens, et cela m'exaspère. Alors que je n'ai rien. J'ai une pension de réversion de 1 600 euros par mois et environ 1 000 euros de frais à payer, en ne comptant que notre appartement, qui est trop grand pour moi. Mais moi, je vous le dis, ces gens-là ne savent pas mettre de l'argent de côté, le problème est là. Si je me mets devant le supermarché, je gagne en deux heures ce que j'aurais gagné par semaine au

bout de soixante ans de vie active. C'est que ça rapporte ! » ajouta-t-elle en m'adressant un clin d'œil.

« Je vous le dis, ils ne mettent jamais rien de côté, c'est tout. »

Je lui ai bien expliqué que – bon sang – je *savais* pertinemment, empiriquement qu'elle gagnerait sans aucun doute plus parce qu'elle était bien habillée et semblait inoffensive, quel que soit le sens que l'on donne à ce mot, et que les gens dotés de préjugés, c'est-à-dire *tout le monde*, ne considéraient pas les sans-abris comme dignes de confiance, ce qui expliquait pourquoi ces derniers avaient besoin de notre aide.

« D'ailleurs, si vous jetez un œil à leurs canards, là, » dit-elle en regardant au loin d'un air pensif, au-dessus de la Ljubljanka embrumée, « à quoi ça leur sert, tous ces papiers ? Juste pour faire semblant de vendre quelque chose, rien de plus. Au lieu de dire : regardez, je ne sais pas m'y prendre, j'en appelle à votre charité. Autrefois, on faisait la charité et tout allait bien comme ça. Mais aujourd'hui, ils aimeraient tous devenir des hommes d'affaires et vendre quelque chose. »

Il m'a semblé qu'elle m'avait empruntée à la Bibliothèque vivante uniquement pour me convaincre de l'absurdité de mon travail. Et cette impression m'était très désagréable. Aussi ai-je passé la troisième pile au moment où le serveur venait prendre notre commande : « Je vais prendre un sauté de veau et, pour elle, un gâteau roulé à la framboise et au chocolat blanc, » dit-elle pour se débarrasser de lui rapidement.

« Finalement », ai-je dit en levant deux doigts comme à l'école, « juste une eau gazeuse pour moi, merci. Je fais attention à ma ligne. »

« Et puis quoi encore, » rétorqua-t-elle, « vous ferez attention à votre ligne pendant votre temps libre, mais pas avec moi ! Faites ce que j'ai dit. Un roulé aux framboises et au chocolat blanc, » commanda-t-elle à nouveau.

« Est-ce que j'apporte aussi de l'eau minérale, pour monsieur ? » dit par mégarde le serveur.

J'ai enfin réussi à regarder en face ce maudit serveur de mes fesses, employé dans ce boui-boui de merde. C'était Elvir le bigleux de la classe de 3e B. À en perdre la boule, hein. Ce gros tas de graisse cérébrale m'avait maltraité pendant tout le primaire et le collège. Il n'avait pas changé.

Alors que je fixais des yeux son visage d'abruti, Elvir me lança un clin d'œil. En une seconde, je me retrouvai projeté vingt-cinq ans en arrière. À chaque fois qu'il me mangeait mon goûter, oui, *mon* goûter, il me faisait ensuite

un clin d'œil comme si nous avions gardé les moutons ensemble sur son flanc de montagne bosniaque. Un sale plouc, rien d'autre.

Je dois exprimer ma colère le plus discrètement possible, lui montrer qu'il est un idiot et que nous le savons tous les deux, c'est pourquoi je me contente de dire : « Mes pronoms sont féminins. » Parce que non, oh non, je *ne laisserai pas* passer le fait qu'il se soit adressé à moi comme à un mec. Je suis pour ainsi dire au travail, je ne peux donc pas me permettre de faire un esclandre, mais ce n'est vraiment pas ce morveux d'Elvir qui me mettra des bâtons dans les roues. Ce connard ferait mieux d'aller chercher son sauté de veau et ses roulés aux framboises, sinon, dans un esprit extrêmement binaire, je le piétinerai avec mes talons aiguilles. Et pas au sens figuré.

« Madame prendra un verre d'eau gazeuse... » la vieille me toise du regard, « et une liqueur de myrtilles. » Elle se reprend immédiatement : « Une liqueur de myrtilles *pour chacune de nous*. Ce sera tout, merci, » dit-elle en manquant de lui donner un coup avec le menu qu'Elvir repose calmement sur la table.

Je rêve ou ce bigleux stupide rend mon emprunteuse tout aussi nerveuse que moi ? Cela n'augure rien de bon. Si, à un moment aussi délicat, une brute de l'école primaire se dessine dans le cadre, cela ne peut être qu'un mauvais signe. Cela m'avait placé dans l'angle mort de mon ancienne identité et de mon *dead name*, ce nom qu'utilisaient les professeurs principaux. Ces mêmes professeurs principaux qui ne prenaient pas au sérieux les dénonciations de violences que mes parents réitéraient à chaque fois pendant les heures de permanence, après que j'ai dû leur dire que je ne voulais plus aller à l'école. *Et pourtant, il se débrouillait si bien*, s'étonnaient papa et maman.

Cette personne n'existe plus. Il n'y a plus que moi et je suis une pure magie et la reine de ce marché de merde, je règne sur les attardés comme ce louchard d'Elvir, et j'enchanterai cette petite vieille qui aimerait supprimer les aides aux personnes vulnérables. C'est moi qui suis là désormais. *You are magic – own that shit*, répétais-je en moi-même.

Je ne l'écoute pas vraiment quand elle m'explique que je devrais me couper les cheveux, parce que j'ai les pointes fourchues propres aux cheveux trop longs. Sans blague ? Les gens viennent emprunter une personne à la Bibliothèque vivante pour lui faire la leçon et lui apprendre comment elle doit se couper les cheveux ? Mais dans quel univers cela les concerne-t-il ? Je ne comprends pas pourquoi, au lieu de questions sur mon travail, je dois subir des litanies sur ma manière de vivre et mon apparence.

Ma journée est entrée en collision avec mon optimisme. Heureusement que j'avais le 06 privé du coordinateur de la Bibliothèque. Je ne suis plus tout à fait sûre que tout va bien se passer.

La vieille dit : « Tu connais sûrement cette blague ? » Elle est passée du vouvoiement au tutoiement, ce qui ne m'a pas échappé. Ensuite, elle commence à raconter en long et en large quelque chose sur le thème : un clochard qui ne boit pas, c'est un clochard qui est déjà raide et ne respire pas.

Je ne connaissais pas cette blague. Mais je dois reconnaître que cet enculé d'Elvir m'a bien troublé. Depuis que nous avons passé commande, je recommence à jeter des regards paranoïaques en direction de la porte, comme s'il m'avait déjà pêchée à la mouche. Je ne savais pas exactement si je préférerais échapper à la liqueur de myrtilles, qui m'était en réalité interdite à cause de ma thérapie hormonale, surtout maintenant que l'autre connard avait très certainement copieusement craché dedans, ou bien à cette pénible rencontre avec la vieille réac où j'avais de plus en plus l'impression de ne faire que de la figuration. Qu'est-ce qui m'a pris de me proposer comme livre vivant ? Qu'est-ce que je recherchais ? Je voulais instruire les autres, mal m'en a pris. Personne ne me demande grand-chose, tous souhaiteraient m'instruire. Je vais prendre ça comme un entraînement à la tolérance en conditions exceptionnelles.

« M'as-tu seulement entendue ? » dit la vieille. « Tu n'as pas ri. Tu as compris : un clochard qui ne boit pas est un clochard mort. »

Il me vient à l'idée qu'il existe un lieu et un temps où il est approprié d'avoir une approche directe.

« Madame, » dis-je.

« Madame, » je la fixe du regard. *Est-ce que cela en vaut la peine ?*

« Madame. » Elle me regarde toujours d'un air interrogateur. « Vous a-t-on déjà dit que vous étiez intolérante envers les personnes plus vulnérables que vous ? »

Une sorte douceur inonde son visage, ce qui m'étonne fortement, car je m'attendais à de la révolte. Ensuite, elle ouvre lentement sa bouche et c'est alors qu'en déferle un désir paternaliste – je pourrais presque dire viril – d'inculquer une leçon aux personnes qui ne partagent pas ses opinions.

« Eh bien, vous savez, vous m'avez mal comprise. Ce n'est pas grave, ce n'est pas rare, cela arrive. Je vais vous expliquer afin que vous sentiez, vous aussi, où le bât blesse. Ce n'est pas qu'ils soient plus vulnérables... c'est tout simplement que... »

« Bon, où est-ce que le bât blesse, madame, dites-moi donc à présent où le bât blesse, *vous*, qui avez été toute votre vie une femme mariée privilégiée, entretenue par son mari ? Eh bien ? Dites-moi, j'attends. »

Elle est à nouveau parcourue de cette sorte de douceur qui suscite mon admiration. Avec quelle légèreté elle m'adresse ce geste de la main pour mettre fin à la conversation, alors qu'elle sait pertinemment que j'ai raison. Je dois dire que cette grâce incarne littéralement mes ambitions féminines. J'aimerais, oui, j'aimerais vraiment avoir la même nonchalance. Elle n'est pas même vexée quand j'essaie de la provoquer. Je cherche directement la dispute.

« Tu es encore jeune, » me dit-elle en me donnant des petites tapes conciliantes sur la cuisse.

C'est alors que, tout à coup, la neige se met à tomber. Au beau milieu de cette journée ensoleillée, venteuse et froide. Je n'ai vraiment pas de chance. Je vais trébucher de-ci de-là pour rejoindre la Bibliothèque, et par ce temps, avec mes talons, je risque même fortement de glisser.

Cet idiot d'Elvir apporte le gâteau roulé, en équilibre sur son poignet, tout en tenant dans ses mains le sauté de veau chaud et la liqueur de myrtilles. Il n'a pas l'eau gazeuse. Certes, il n'a jamais été une lumière, mais il était tout de même assez futé pour, s'il le fallait, choisir d'oublier la partie la moins chère de la commande. Eh bien, trésor, tu n'auras pas de pourboire.

« Merci, » dis-je sur le ton le plus rabaissant possible, « ce sera tout, » et je m'efforce d'imiter l'élégance et la nonchalance de la femme condescendante assise à côté de moi.

En fait, je découvre avec stupéfaction que ce bigleux d'Elvir n'aucune idée de qui je suis quand il m'adresse un nouveau clin d'œil. Je me suis trompée et il ne s'agissait que d'une regrettable méprise. Lentement, l'optimisme me gagne à nouveau, tandis que la bruine neigeuse se transforme en gros flocons de toile humide.

La vieille touche à nouveau ma cuisse dans un geste protecteur, comme pour se rappeler à mon bon souvenir. « Je ne suis peut-être pas moderne, c'est vrai, mais je suis d'autant plus curieuse. D'ailleurs, c'est bien pour ça que je vous ai empruntée. Allez, mademoiselle, dites-moi comment vous avez fait pour ne pas succomber à la fatigue ? Qu'est-ce qui vous pousse à vous offrir ainsi et à aider les gens qui se sont dans l'embarras par leur seule faute ? »

Comme je lui ai lancé un regard courroucé, elle reformule sa question : « Qu'est-ce qui vous maintient au-dessus de l'eau ? » et elle me pince légèrement les joues comme si je lui appartenais.

J'aurais pu, et même facilement, lui mentir et prétendre que je n'avais pas envie de lui répondre. Je ne permets à personne d'empiéter sur mon intimité. Toi, la vieille, tu as eu ce que tu voulais.

« Autrefois, il y a bien longtemps, quand mes parents et professeurs m'éduquaient en tant que garçon, j'ai vu à quel point les femmes étaient maltraitées par des privilégiés tels que vous. Dites-moi donc, vous viendrait-il à l'idée de pincer les joues... de ce garçon, par exemple, ou de poser votre main sur sa cuisse... ? »

Je désigne de la main Elvir qui était justement en train d'apporter un plein plateau destiné à d'autres clients et, en passant, pose l'eau minérale sur notre table. La vieille lève les yeux et secoue la tête, lève les épaules et lance des regards malveillants.

« Hein ? » dit Elvir, la bouche ouverte façon bovin, comme à son habitude.

« Hein ? » dit la vieille.

Mais, moi, je viens à peine de m'échauffer. Je ne bougerai pas d'ici tant qu'il neigera, et aujourd'hui, je suis un livre vivant. « Je vous donne ce que vous êtes venue chercher », dis-je dans un sifflement à la vieille.

« Toi, Elvir » dis-je en montrant du doigt mon ancien camarade de classe binoclard, « encore deux liqueurs de myrtilles, allez, allez, bouge-toi ! » Il semble déjà habitué, car il tourne les talons et disparaît derrière le comptoir.

« Quant à toi, » dis-je en me tournant vers la vieille dont la bouche est béante, façon *jama*, *grotte*, *cave*, comme à Postojna, « maintenant tu vas entendre comment tu te sens quand tu as survécu à plusieurs vies durant lesquelles tu as toujours croisé la route de *bonnes* personnes n'ayant jamais eu de cesse de te persécuter en utilisant leur bonté comme prétexte. »

La vieille déglutit longuement avant de lancer enfin : « Mais, mademoiselle, je n'ai vraiment pas le temps de... »

Je lui ferme le clapet d'un coup de poing sur la table. « PRENDS-LE. » Et je sais qu'elle n'osera pas refuser, car ces brutes ne comprennent que cette langue-là. Et, merde alors, il semble bien que je la parle enfin moi-même, tout à fait couramment, à mon grand étonnement, mais également pour mon plus grand plaisir.